



Oh ! que le bonheur passe vite !
Je n'ai pas encore vingt ans,
Et déjà ma barque s'agite
Sous le souffle des noirs autans.

Hélas ! comme les fraîches roses,
Comme les parfums du printemps,
Comme toutes les belles choses,
Le bonheur dure peu longtemps.

Autrefois sous l'œil de ma mère,
Au pied de mon petit berceau,
Je croyais que sur cette terre
Il me suivrait jusqu'au tombeau.

Mais depuis, n'ayant plus d'aurore,
Ni beaux jouets, ni ciel serein,
J'appris, quoique bien jeune encore,
Qu'il ne brille que le matin.

Cependant, bien que son sourire
Ait cessé d'égayer mon ciel,
Quoique maintenant il retire
Sa charmante coupe de miel,

L'espérance, divine étoile
Qui rayonne au ciel de la foi,
Pour m'aider à guider ma voile,
Resplendit toujours devant moi.

Et tandis que j'écoute l'onde
Rugir autour de mon vaisseau,
Et que la tempête qui gronde
Me courbe ainsi que le roseau,

Afin que j'endure en silence
Les terribles coups du malheur,
Elle me dit : " La Providence
N'oubliera pas son serviteur."

Albert Folland

PRISONNIERS DE GUERRE

(NOUVELLE HISTORIQUE)

Ve barbaris victoribus !
(Malheur aux barbares vainqueurs.)

Je n'aime pas trop à causer de cette terrible guerre de 1870, qui nous a enlevé le meilleur de notre sang avec un lambeau de notre territoire et a laissé notre frontière de l'Est ouverte à un ennemi dont la rapacité est devenue légendaire. Cependant, il y a des épisodes qu'on ne peut pas oublier et qu'il est du devoir de tous bons Français de faire connaître, afin de tenir constamment en éveil le patriotisme de ceux qui seront appelés un jour à venger l'affront sanglant subi par nos pères.

Ne vous attendez pas à lire des péripéties nombreuses et habilement enchaînées comme celles qui se présentent souvent dans un roman bien conçu ; c'est une histoire vraie, que je veux vous présenter sans ambigu, la tenant de l'un des acteurs qui ont joué le principal rôle et dont je tairai le nom, afin de ne pas blesser sa modestie.

Le sieur R... était sous-officier au 83^e de marche, en garnison à Strasbourg, au moment de la déclaration de guerre, le 19 juillet 1870. A cette époque, notre enthousiasme était sans bornes, et à part quelques esprits clairvoyants, tout le monde avait confiance dans l'issue de la terrible lutte qui allait s'engager et que l'impéritie du gouvernement d'alors devait changer en un désastre épouvantable.

La foule criait : " A Berlin ! à Berlin ! " et déjà l'on voyait nos petits troupiers victorieux entrer dans la capitale de la Prusse, couverts de gloire et faisant briller au loin d'un éclat incomparable les couleurs de notre drapeau. La suite nous prouva combien nous nous étions trompés et combien nos illusions étaient vaines.

Après les premières défaites dont la rapidité

nous surprit et nous démoralisa un peu, les principales places fortes de la frontière furent investies. Dans ce nombre fut compris Strasbourg, qui avait pour gouverneur le brave général Ulrich, avec une petite garnison de huit à dix mille hommes et une artillerie très défectueuse. La place fut bloquée le 11 août, par le général allemand Werder, et le bombardement commença le 23 du même mois. Les assiégés furent héroïques dans la défense, ripostant avec une grande précision dans leurs coups, mais ne pouvant pas toujours atteindre l'ennemi, qui se servait de tous les accidents de terrain et faisait un grand mal avec ses canons à longue portée et à tir rapide.

Les édifices élevés, les monuments publics servaient de cibles aux barbares Teutons, et la cathédrale, l'hôpital, la bibliothèque, où s'étaient réfugiés les femmes, les enfants, les vieillards, les blessés, en un mot tous ceux qui étaient inutiles pour la défense de la ville, tous affolés de terreur, étaient mitraillés sans pitié par les nombreux obus qui éclataient à tout instant sur ces monuments, malgré la croix de Genève qui flottait sur leur toit et qui aurait dû les sauvegarder.

Horriblement maltraitée, en partie incendiée, les remparts à moitié détruits, la garnison réduite des deux tiers par les maladies ou les ravages de la guerre, menacée de la famine, la place capitula le 28 septembre, malgré les efforts surhumains de ses braves défenseurs et surtout de son Préfet, M. Valentin, qui avait traversé au péril de sa vie les lignes prussiennes, s'était bravement jeté à la nage dans les fossés pleins d'eau, sous le feu des Français, qui ne le connaissaient pas, et était venu ranimer le courage abattu des assiégés. Tant de dévouement et d'héroïsme pour la défense de cette ville aurait dû être récompensé par le succès ; malheureusement, il n'en fut pas ainsi, et le 23 septembre, après plus d'un mois d'un bombardement terrible et sauvage, la garnison capitula devant la famine qui se faisait déjà sentir, étant vaincue par cette dernière et non par l'ennemi.

Ce fut une bien triste journée pour la patrie de Kléber que celle du 28 septembre. Ses rues étaient désertes comme en un jour de grand deuil ; on ne voyait personne sur les places publiques et la statue du général elle-même, quoique inanimée, semblait verser des larmes de rage. Le drapeau tricolore qui flottait fièrement au commencement du siège au sommet de la citadelle, avait été remplacé par un lamb au d'étoffe blanche, signe néfaste de la capitulation. Le bruit assourdissant du canon des forts avait cessé tout d'un coup, et déjà l'on voyait se profiler sur les bords enchantés du Rhin les silhouettes sombres des farouches vainqueurs.

Les accents du clairon, accompagnés du roulement des tambours battant la charge, ne retentissaient plus auprès des casernes, qui étaient maintenant silencieuses et tristes. Quelques rares factionnaires avaient été laissés auprès des principales portes de la ville, et l'on voyait ces braves gens pleurer de rage et briser leurs fusils désormais inutiles. Tout annonçait la désolation et un immense désespoir gagnait tous les cœurs.

Tel était l'aspect de Strasbourg au moment où les Prussiens firent leur entrée dans ses murs vierges encore de toute souillure étrangère. Quelques uhlands, la lance droite, le sabre au clair, précédaient le gros de l'armée. De rares visages attristés apparaissaient de loin en loin pour voir le défilé, montrant le poing à ces barbares qui n'avaient rien respecté dans le bombardement terrible. Un roulement sinistre se fit entendre aux quatre coins de la ville ; des masses profondes s'avancèrent en cadence au son des fifres et des petits tambours d'Iéna ; les bataillons se rangèrent en face de la statue de Kléber, comme pour porter un défi à ce brave général que leurs pères avaient appris à connaître pendant la guerre de la Révolution ; un cri strident : " Aux armes ! " répété par les échos d'alentour, retentit sur cette place muette de terreur, et bientôt les musiques saxonnes jouèrent l'hymne national allemand, suivi de la marche triomphale de Schubert, insultant une fois de plus à notre défaite.

Insultez nous, sauvages vainqueurs ! Ne respectez pas ces braves qui ont versé leur sang pour la défense de la patrie foulée à vos pieds ; riez, chan-

tez, enivrez-vous de votre facile victoire !... Le jour de la revanche arrivera pour nous, et ce jour-là sera terrible de représailles, car rien ne pourra arrêter la colère des fils des vaincus. Alors ce sera notre tour de crier : " *Ve victis !* Malheur aux vaincus ! "

Ceux qui restaient de la garnison, ceux que les maladies ou les balles avaient épargnés furent forcés de déposer les armes, les bagages, et tout le matériel de guerre aux pieds des vainqueurs. Quelques colonels, par un scrupule facile à comprendre, brisèrent de rage leur épée plutôt que de la rendre, brûlèrent les drapeaux de leurs régiments afin de ne pas les laisser souiller par un ennemi impitoyable, et pour que ces glorieux trophées troués par la mitraille ne fussent pas suspendus plus tard dans l'intérieur des monuments publics de l'Allemagne.

Au nombre des prisonniers était le sous-officier R... né dans le midi de la France. Avec lui se trouvait un Parisien, un Breton et un jeune Créole des Antilles. Enfermés avec leur régiment dans la citadelle, ils passèrent le reste de la journée et toute la nuit dans une anxiété profonde. Leur malheur les démoralisait complètement et ils auraient préféré cent fois la mort à cette vie de souffrances qu'ils allaient endurer dans leur captivité.

Gardés à vue par des sentinelles prussiennes, quoique désarmés, la figure hâve, le regard sombre, la tête basse, ils partirent le lendemain, l'estomac vide depuis la veille, escortés par des soldats d'infanterie et des uhlands. Un dernier regard fut jeté par eux sur cette chère ville qu'ils abandonnaient pour toujours, et des larmes abondantes coulèrent de tous les yeux. On leur fit traverser des champs coupés de fossés, des bois épais qui s'étendaient le long de la frontière, ramenant les trainards à coups de crosse de fusil ou de plat de sabre. Enfin, après une pénible et longue marche de dix-huit heures, ils arrivèrent dans un misérable village du duché de Bade, non sans avoir laissé quelques uns des leurs sur la route qu'ils avaient suivie.

On les enferma dans une enceinte exposée à tous les vents, n'ayant pour se reposer que le sol humide, où ils étaient gardés à vue, et pour réparer leurs forces épuisées qu'un morceau de pain noir, quelques pommes de terre bouillies et une eau saumâtre et nauséabonde.

Après une si longue marche, quelques heures de repos auraient été nécessaires. Malheureusement, dans de pareilles conditions, avec une nourriture détestable, sans abri, il n'était pas possible à nos infortunés soldats de pouvoir réparer leurs forces. Maltraités, menacés d'être fusillés pour la moindre faute, ils supportaient patiemment les exigences de leurs ennemis, recevant sans rien dire les horions de leurs sauvages gardiens.

Sur le nombre, il y avait beaucoup de blessés, de malades, et les plus valides, épuisés par les mauvais traitements, les longues marches et surtout la faim, ne valaient guère mieux. Cette situation, qui aurait dû toucher le cœur des officiers allemands qui conduisaient les prisonniers, les irritait davantage, et ceux qui faisaient mine de s'arrêter un instant étaient immédiatement ramenés à coups de crosse, au cri de : " *Vorwärts !* — En avant ! " par les fantassins allemands.

Plusieurs de ces malheureux n'auraient demandé qu'à mourir, afin d'échapper à ces brutalités. Leur beau et mâle visage, encadré maintenant dans une longue chevelure, était livide et leurs jambes affaiblies ne pouvaient plus les soutenir. Ils suppliaient parfois leurs bourreaux de les achever afin d'en finir plus vite avec leurs cruelles souffrances, mais ces barbares riaient stupidement, insultant à ce qu'il y a de plus sublime au monde : le dévouement à la patrie !

Le désespoir et la rage s'étaient emparé de tous les cœurs, et Dieu seul sait ce qui serait arrivé si, en pleine campagne, tous ces prisonniers s'étaient jetés sur leurs gardiens, moins nombreux, mais bien armés.

Après une quinzaine de jours de marche dans de pareilles conditions, à travers les montagnes de la Bavière, dans un pays accidenté et couvert de forêts épaisses et ténébreuses, le détachement, diminué au moins d'un tiers par les maladies, la fatigue ou les privations de toute espèce, arriva